Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 23 (1955)
Heft: 8

Artikel: Essai sur Oscar Wilde
Autor: Payen, Ryan
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570266

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Essai sur Oscar Wilde

«J'étais fait pour les exceptions et non pour les lois.»
(O. Wilde.)

Il y a un peu plus de cent ans, le 16 octobre 1854, naissait celui que parfois l'on appelle le Gide anglais, Oscar Wilde, aussi célèbre par l'influence qu'il exerça sur ses compatriotes que par le drame qui assombrit ses dernières années.

On peut se demander ce qu'aurait été son oeuvre si le rigorisme anglais lui avait permis de la mûrir, car le malheur a voulu qu'au sortir des geôles anglaises la vie de Wilde fût brisée et son inspiration tarie.

Pour les chrétiens, il aurait pu racheter sa vie par la pénitence et le repentir mais, sa vie étant tracée depuis longtemps, comme Gide il n'a pas voulu renier son oeuvre. On cite de lui cette boutade: «La seule différence qui existe entre le saint et le pécheur, c'est que le saint a un passé et le pécheur un avenir.»

Pour connaître Wilde, disent ses critiques presque unanimes dans ce jugement, il faut considérer son oeuvre et non sa vie ratée, tandis qu'il nous paraît que c'est précisément pour avoir voulu vivre son oeuvre sans hypocrisie que Wilde, briseur des règles du conformisme, a été terrassé par la société rigoriste de son époque. En écrivant lui-même. «Tout portrait peint avec émotion est un portrait de l'artiste, non du modèle.» Il a, nous semble-t-il, élucidé la question.

Considérant l'Art comme la réalité suprême, il a voulu faire de sa vie une oeuvre d'art: «Les deux arts suprêmes sont la vie et la littérature: la vie est son expression parfaite.»

N'admettant dans sa vie que les éléments qu'il a choisis sévèrement comme étant nécessaires à l'harmonieux développement de sa personnalité, il en écarte résolument tout ce qui pourrait gêner le superbe épanouissement de sa force et de sa joie. Mordant avec gourmandise dans les fruits que nous offre si généreusement la vie, sans scrupules et surtout sans ces faiblesses communément confondues avec la conscience, il proclame hautement: «Aujourd'hui les gens ont peur d'eux-mêmes. La crainte de la société, fondement de toute morale, la terreur de Dieu, base de toute religion, voilà les deux forces qui les gouvernent. Chaque impulsion que nous cherchons à étouffer fermente en nous et nous empoisonne. Le seul moyen d'échapper à une tentation, c'est d'y succomber.

Les péchés splendides sont le privilège des êtres supérieurs.»

Pour Wilde, celui qui porte en soi le germe et la capacité d'une passion et qui se refuse à la réaliser se limite et se rend volontairement incomplet. Pour lui le vice est un des rares éléments de beauté qu'ait laissé subsister la société moderne et sans lequel, faute de progrès, le monde stagnerait et moisirait dans l'uniformité. Il professe de rester jeune et de vivre sans cesse sa jeunesse pour ne pas être hanté par le souvenir des passions qui jadis nous effrayaient, d'avoir le courage de succomber aux exquises tentations pour s'épargner d'être rongé de regrets dans la vieillesse, de bâtir, pour nier la réalité du monde, un château féerique, de s'entourer d'objets rares et luxueux, surtout de n'admettre dans notre

vie aucun élément discordant tel que dévouement, pitié, devoir ou renoncement, éléments inséparables des conflits troublants et qui s'accompagnent de la douleur. De plus, ces éléments détruisent l'harmonie de l'Art qui ne peut naître que dans la quiétude et la sérénité des méditations esthétiques. Ce qu'il convient de bannir surtout c'est la souffrance qui «rétrécit et mutile la vie humaine.» — «Je puis sympathiser avec tout, excepté avec la souffrance. Il y a quelque chose de morbide dans la sympathie moderne pour la souffrance. Il faut sympathiser avec la couleur, la beauté, la joie de vivre.»

Wilde résume en quelques phrases splendides les principes selon lesquels il prétendait gouverner sa vie:

«La Vie, la Vie. Ce n'est pas à elle qu'il faut demander notre perfectionnement ou notre expérience. La vie nous trompe avec des ombres. Elle est limitée étroitement par les circonstances, incohérente dans son expression. Elle est terriblement dénuée de style. Ses catastrophes manquent de forme. Ses comédies ont une horreur grotesque et ses tragédies se déroulent en farces. On est toujours blessé quand on s'approche de la vie. C'est à l'art qu'il faut s'adresser. Pour tout. Car l'art ne nous blesse pas. Les larmes qu'il nous faut verser sont le type de ces émotions exquises et stériles qu'il a pour fonction d'exciter en nous. Nous pleurons, mais nous ne sommes pas blessés. Nous souffrons, mais notre chagrin n'a rien d'amer.»

Dans son essai «Pen, Pencil, Poison», Wilde trace le portrait de Th. Wainewright avec une émotion inquiétante, ne cachant point son admiration pour ce dandy à la fois dilettante, poète, peintre, critique d'art, antiquaire et quatre fois assassin. Manière d'autobiographie? Dans tous les cas le héros du roman fait sienne la maxime de l'auteur: «La vie imite l'art et la littérature bien plus que la littérature n'imite la vie.» Wilde a dû être fasciné le premier par son héros qui d'ailleurs reflétait sa propre image. S'est-il douté, en écrivant ces paradoxes, qu'il en serait lui-même un jour victime? N'a-t-il pas dit: «C'est quand l'homme parle de soi qu'il est le moins lui-même; donnez-lui un masque, il vous dira la vérité». — Plus tard, dans la prison de Reading, il dira que tout était annoncé dans ses écrits.

Sentant avec une effrayante lucidité la fatalité attachée à sa personne, il n'en était pas moins incapable de lutter contre cette attirance mystérieuse. La hantise de toute sa vie fut de trouver un nouveau mode d'expression. Il n'a dédaigné aucune folie pour y atteindre.

Animateur sans égal des fêtes brillantes de Londres, idole de la société, partout applaudi, il mordait en plein dans le fruit savoureux du plaisir, mais sa nature était trop complexe pour se satisfaire de cette seule face brillante. Au contraire, elle ne négligeait point l'ombre: «Ce que le paradoxe était pour moi dans le domaine de la pensée, la perversité le devint dans le domaine de la passion» écrit celui qui, maintes fois, au retour de fêtes mondaines où il avait connu la griserie du succès, les lauriers de la gloire, quittait son habit pour des hardes crasseuses et, une casquette enfoncée jusqu'aux yeux, gagnait les lointains et sordides quartiers avoisinant le port pour s'y attabler dans quelque bouge où il

venait chercher parmi l'écume de l'humanité un nouveau mode d'expression, un parachèvement de sa personnalité.

Bientôt Londres ne lui suffit plus. Il faut à son angoisse un horizon plus large. Plus il se penche sur sa nature, plus il y découvre de mystère dont il se sent comme traqué. Insatisfait des paradoxes les plus ingénieux qu'il multiplie, une force inconnue l'entraîne, sur le continent tout d'abord. Les villes françaises ne peuvent calmer son tourment et les cités italiennes voient passer son spleen. Poursuivant le plaisir qu'il souhaite d'épuiser, il gagne le Sahara qui ne parvient pas à lui procurer l'apaisement. Mais en Alger, il rencontre André Gide et l'on se plait à imaginer leurs entretiens, ces dialogues qui vouent aux gémonies le conformisme!

Wilde fréquente assidûment la canaille algéroise qu'il entraîne par son argent et son exemple sans que cette frénésie parvienne à satisfaire sa passion anxieuse du plaisir. Il reste préoccupé des mystères de sa nature. Au culte du Beau, il a sacrifié la pitié, la douleur et l'amour. Discerne-t-il au fond de lui-même le gouffre où s'engloutit son plaisir exacerbé et stérile?

Mais subitement la griffe du malheur s'abat sur Wilde: la société rejette comme un pantin brisé celui que la veille encore elle fêtait. L'homme qui gagnait 8 000 livres par an, qui narguait le conformisme de son temps, repoussé comme un paria se retrouve seul sur la paille d'un cachot de la prison de Reading Gad. Victoire de la bourgeoisie. L'être extraordinaire est tombé devant une coalition d'hypocrisies.

Wilde reconnaît que le malheur lui a révélé un aspect de sa nature qu'il ignorait. Il lui a fallu boire jusqu'à la lie la coupe de l'ignominie, verser les larmes du désespoir pour comprendre enfin le sens de la souffrance et pouvoir écrire: «Les gens d'église parlent de la souffrance comme d'un mystère, c'est en réalité une révélation.» Il découvrit là un nouveau mode d'expression pour son chant ultime, qui témoigne — ne nous y trompons pas — d'une progression mais pas d'une conversion, d'une évolution, non d'une révolution. Lui-même n'en est pas dupe: il sait que son cynisme n'était que le masque d'indifférence qui recouvrait ses luttes intimes.

Car Wilde a la pudeur de l'âme: s'il a exagéré ses vices et en a fait parade c'est, connaissant le monde, qu'il le méprise trop pour lui laisser voir le moindre des conflits qui agitaient son coeur. Il a la conscience intime de valoir infiniment plus, d'être supérieurement doué. La société ne pouvait que le révolter et il s'est toujours dressé contre le conformisme, raillant plus que tout autre les prétentions humanitaires de la société bien-pensante, sa morale hypocritement conventionnelle sa cruauté inconsciente; dénonçant impitoyablement les ressorts les plus secrets des actions de ses contemporains; écartant le paravent des prétextes pour faire apparaître l'égoïme et l'orgueil que dissimulent les mobiles prétendûment les plus désintéressés.

Avec lui-même il est d'une sincérité totale. S'il analyse implacablement les tartuferies de son entourage, il se juge lui-même avec non moins de lucidité. Toute expérience agit sur lui à la fois comme victoire et comme défaite et la causticité de son analyse corrode ses élans les meilleurs,

parce qu'il ne veut pas être dupe de lui-même, sachant bien que le leurre qui peut agir sur l'esprit ne peut tromper le coeur.

C'est jourquoi son coeur trouva au contact de la souffrance les accents inoubliables de la sincérité.

Pour juger sans erreur la personnalité de Wilde il faut la considérer dans son oeuvre qui l'expose avec une franchise tragique, avec ses aspects contradictoires, ses aspirations, ses élans vers les sommets comme ses chutes dans les gouffres, toute la richesse de sa pensée. S'il écrit, dans la préface de son inoubliable «Dorian Gray»: «Le but de l'art est de cacher l'artiste» il n'y cache rien en fait d'une personnalité qui s'expose sans fard. Cet ouvrage révèle les élans les plus secrets de son coeur et, bien qu'il y écrive encore: «Un masque nous dit bien plus qu'un visage», cette prétendue armure ne saurait dissimuler un coeur vibrant d'amour, une âme tendue vers la pitié d'un homme qui n'ignore nullement les douleurs de la vie, ni les conflits qu'elle engendre.

Ses contes, peut-être, révèlent le mieux la personnalité intime de Wilde dont le «Rossignol et la Rose» contient un véritable hymne à l'amour: «L'amour est une chose merveilleuse. Il ne se brocante pas sur le marché. Les marchands n'en tiennent point dans leurs boutiques. Il ne peut être pesé dans une balance ni échangé contre de l'or.»

«Le Géant égoïste», peut-être le «De profundis», sont parmi les plus beaux contes de Wilde qui y débride ses élans et ses émotions avec une sincérité et un abandon qu'on ne retrouve nulle part à un tel degré. Ici, ni masque, ni paravent. Tout respire la sincérité dans ces contes où l'on ne trouve nulle trace de scepticisme ou d'ironie.

Dans «L'Heureux Prince» l'auteur se révèle également accessible à la pitié et n'ignorant rien des souffrances humaines. «Il n'y a pas de mystère aussi grand que la misère.»

Le coeur de Wilde est mis à nu par les accents poignants d'une sincérité totale de «La Ballade de la Geôle de Reading».

Wilde était au surplus un conteur hors pair, tenant son auditoire sous son charme tout en goûtant un plaisir très vif à s'entendre parler, improvisant toujours, à la manière de Renan, des espèces d'apologues. Jean Lorrain nous a conservé quelques-uns des contes de cet «étrange et délicieux causeur», dont celui du Christ et de Lazare:

«En ce temps-là Jésus, à la prière des siens, venait de tirer Lazare du sommeil qui ne finit pas. Il lui avait dit: «Lève-toi et marche!» et Lazare marcha. Tous s'en furent alors en criant au miracle. Mais Lazare ressuscité demeurait triste. Au lieu de tomber aux pieds de Jésus, il restait à l'écart, dans une attitude de reproche, se débarrassant lentement de ses dernières bandelettes enduites de natron et de myrrhe odorante.

Et Jésus s'approchant, tendrement demanda:

«Toi qui reviens de chez les morts, ne me diras-tu rien, Lazare?»

Et Lazare lui répondit d'une voix sombre:

«Pourquoi m'as-tu menti? Pourquoi mens-tu encore en leur parlant du Ciel, de la gloire de Dieu? — Il n'y a rien, Rabbi, rien par delà les ombres de la mort. Celui qui meurt est bien mort. Je te l'assure, moi qui reviens de là-bas.»

Et Jésus, un doigt sur la bouche, avec un regard implorant, se penchant alors vers Lazare, lui dit dans un souffle, à l'oreille, en désignant les assistants:

«Je le sais. Ne le leur dis pas.»

Pourtant, l'oeuvre d'Oscar Wilde vous suggère la pensée que ses ardentes aspirations, tous les douloureux conflits de son âme, l'angoisse que lui inspiraient les souffrances humaines, sont des formes, parmi les plus pures, de la prière. *Ryan Payen.*

Les Livres:

„MARIO" — d'André Perrin

(Editions René Julliard, Paris.)

Avec «Mario» André Perrin nous a gratifié d'un livre dans lequel les homosexuels sont tels que le plus grand nombre des hétérosexuels se plait à se les représenter tout bonnement. Rien ne manque à ce livre: la débauche des mineurs, le vol, le chantage, la prostitution, les affaires louches, bref, tous les vices, y compris l'aventure obligatoire avec une fille, sont ici condensés pour dépeindre le genre de vie homosexuelle; et on ne peut pas en vouloir au «bon bourgeois» qui, lisant ce livre, pousse des cris d'horreurs sur les «tantes». C'est un comble!

L'auteur semble avoir une prédilection pour le terme «chaleur animale», qu'il emploie copieusement. Croit-il par cela porter son sujet à son niveau, c'est-à-dire celui de l'instinct animal? Il le semble presque, car sur 282 pages il fait courir Gilbert après son Mario (très invraisemblablement dépeint). Un Gilbert aiguillonné par une avidité passionnelle, perdant délibérément tous scrupules, montrant en quelque sorte où conduit le vice de l'homosexualité: dans les bas-fonds et le monde du crime. La morale: esclave d'une passion affreuse, sous l'emprise d'un vagabond, le jeune homme bien élevé et bien doué devient, du fait qu'il s'adonne aux vices affreux de l'homosexualité, une épave, une caricature de lui-même, et une lamentable loque n'ayant plus guère l'énergie de poursuivre son existence. Eh, oui! comme ils sont vicieux, les homosexuels.

Maintenant «Mario» doit-il être un drame ou une tragi-comédie, une scène du milieu ou la preuve que l'homosexuel agit et vit sous la contrainte d'impulsions maladives? En face de l'incertitude de Perrin on ne peut arriver à une conclusion. Toutefois Perrin ne possède même pas les qualités fondamentales d'un romancier: l'action traîne, les personnages sont sans vie, et le lecteur sent une fois de plus le besoin de se procurer un dictionnaire d'argot. On se demande machinalement à quel mobile a obéit l'éditeur quand il a mis ce livre sous presse, car il est très invraisemblable qu'il n'ait pas remarqué les faiblesses de ce bâclage; il ne vaut même pas la peine d'être coupé. J. U.

Erratum

Dans notre No de juillet, page 25, la huitième ligne en comptant à partir du bas de la page a été changée lors de la correction. En voici la teneur exacte:

D'une part, la femme a été longtemps considérée par le musulman (et

A nos lecteurs qui désirent conserver leurs fascicules ou les faire relier, nous adresserons sur demande de leur part une page corrigée. Nous nous excusons de cet incident. Le Cercle.